

Journée d'études ConSciLa – Vendredi 27 mars 2015

Blanc(s) de l'écrit, blanc(s) de l'écriture : approches linguistiques

organisée par Julie Lefebvre (Université de Lorraine, CREM) et
Pierre-Yves Testenoire (Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, HTL)

Dans l'univers de l'écrit, qu'est-ce que le « blanc » ? — Coloration du papier « [e]xtrêmement désagréable pour les yeux et crime envers la santé publique » pour reprendre les propos d'un typographe (voir Tschichold 1994 : 227) ? Trace d'une absence, comme l'a perçue la civilisation occidentale de l'alphabet (voir Christin 2009) ? Élément partie prenante de l'« espace graphique du texte », comme ont pu le concevoir des linguistes de l'écrit (Anis et al. 1988 : 174) ? C'est en partant de ce dernier point de vue, linguistique, que nous proposons de travailler cette question sur la base de quelques remarques formulées à l'occasion d'un précédent travail collectif consacré à la mise en espace des signes graphiques dans divers processus scripturaux examinés dans des genres discursifs variés — écriture littéraire, théorique, « de travail » —, et engageant les domaines de l'écriture manuscrite, de l'écriture imprimée, ou encore de l'écriture sur traitement de texte¹.

Dans le domaine de l'écrit imprimé, nous avons ainsi proposé de tracer une frontière entre, d'une part, des blancs « de mise en texte » liés à l'apport de signes écrits et comptabilisables, en lien notamment avec le signe « espace » (« barre d'espace » sur le clavier d'un ordinateur), et, d'autre part, des blancs « de mise en page » liés au support de l'écrit et au choix des « bons rapports ou proportions » (Tschichold 1994 : 11) dévolu au typographe. Les blancs de mise en texte, relevant de la linéarité, sont de deux types, selon qu'ils sont verticaux — dans le cas de la division d'un texte en colonnes —, ou horizontaux. Dans ce cas, on distingue blancs « intralinéaires » — « blancs inter-mots » qui servent à diviser la chaîne en mots et équivalent, selon l'usage typographique, à une espace, mais qui peuvent aussi occuper un espace plus large, par exemple dans les textes poétiques —, et blancs « interlinéaires », qui divisent le texte en parts (en chapitres, ou en sections par exemple). Les blancs de mise en page, liés au support, tels les blancs formant les marges, ne s'inscrivent en revanche pas dans la linéarité — la lecture ne les saisit pas dans la continuité des signes graphiques, contrairement aux premiers.

Le cas des écrits qui témoignent d'une étape dans un processus d'écriture — brouillons dans le cadre de l'écriture manuscrite, enregistrements dans le cadre de l'écriture sur traitement de texte — complique cette typologie en chargeant les blancs d'une dimension temporelle. Le blanc de la page est alors un lieu de virtualité énonciative, l'espace d'un possible à dire et à écrire. Parmi les blancs qui structurent le déjà écrit, certains sont l'indice d'une interruption de l'écriture. Si l'on admet que l'interruption est une opération constitutive du processus d'écriture d'un texte élaboré (Lebrave 1986), ces « blancs d'interruption » qui fragmentent les énoncés (coupant parfois un syntagme ou une unité lexicale) sont, de fait, des organisateurs textuels du texte en train de s'écrire. D'autres blancs intralinéaires observables dans les manuscrits semblent au contraire liés à la concomitance d'une non-interruption de l'écriture et d'une non-sélection sur l'axe paradigmatique. Ces deux types de blancs, dont la distinction sera à interroger, ont en commun de soulever d'importants problèmes de cohérence syntaxique et textuelle.

Ces caractéristiques seront éprouvées et questionnées à travers des études de corpus d'écrits imprimés ou de brouillons, engageant des genres discursifs écrits variés. À la lumière de ces observations, on s'interrogera sur la possibilité d'un statut sémiotique du blanc, et sur les enjeux discursifs et textuels de sa définition.

Intervenants : Marc Arabyan (Éditions Lambert-Lucas), Stéphane Bikialo (Université de Poitiers, FORELL), Rossana De Angelis (Università della Calabria, LATTICE), Fanny Delbreilh (EHESS, Équipe Anthropologie de l'écriture), Claire Doquet (Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, CLESTHIA), Michel Favriaud (ESPE, Université Toulouse – Jean Jaurès, LLA-Créatis), Julie Lefebvre (Université de Lorraine, CREM), Rudolf Mahrer (Université de Lausanne, ITEM), Pierre-Yves Testenoire (Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, HTL), Elisa Tonani (Università degli studi di Genova).

¹ Symposium « Mise en espace des signes graphiques dans les processus scripturaux », *Writing Research Across Borders III*, 20 février 2014, Université Paris Ouest Nanterre la Défense.

Bibliographie

- Adam Jean-Michel et Fenoglio Irène (éd.), 2009, *Génétique de la production écrite et linguistique, Modèles linguistiques*, 59, En ligne sur : <http://ml.revues.org/143>
- Anis Jacques, 1988, avec la collaboration de Chiss Jean-Louis et Puech Christian, *L'écriture. Théories et descriptions*, Bruxelles, De Boeck.
- Arabyan Marc, 1994, *Le paragraphe narratif*, Paris, L'Harmattan.
- Arabyan Marc, 2012, *Des lettres de l'alphabet à l'image du texte. Recherches sur l'énonciation écrite*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Benoteau-Alexandre Marie-Ève, 2011, « Typographie biblique et modernité poétique : réflexions sur le blanc intralinéaire dans la poésie de Milosz, Claudel et Meschonnic », *Loxias* 33 : <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?pid=6675>
- Butor Michel, 1972, « Propos sur l'écriture et la typographie », *Communication et langages*, 13, p. 5-29.
- Catach Nina (éd.), 1988, *Pour une théorie de la langue écrite*, Paris, CNRS éditions.
- Catach Nina, 1994, *La ponctuation*, Paris, PUF.
- Christin Anne-Marie, 1995, *L'image écrite ou la déraison graphique*, Paris, Flammarion.
- Christin Anne-Marie, 2000, *Poétique du blanc : vide et intervalle dans la civilisation de l'alphabet*, Paris, Vrin.
- De Angelis Rossana, 2008, « Il corpo testuale fra sacro e profano », *E/C, Destini del Sacro*, éd. Maria Claudia Brucculeri et Ilaria Ventura : http://www.ec-aiss.it/pages/destini_sacro/atti_destini_sacro2.html
- De Angelis Rossana, 2011, « L'esplicitazione dell'esperienza grafica. Lo spazio bianco come caso esemplare », Armando Canzonieri et Giusy Gallo (éds.) *I segni dell'esperienza. Saggi sulle forme di conoscenza*, Rome, Carocci, p. 77-89.
- Deleuze Gilles, 1969, *Logique du sens*, Paris, Minuit.
- Dessons Gérard, 1992, « Noir et blanc – la scène graphique de l'écriture », *La Licorne* 23, p. 183-190.
- Dionne Ugo, 2008, *La Voie aux chapitres. Poétique de la disposition romanesque*, Paris, Seuil.
- Dürrenmatt Jacques, 1998, *Bien coupé mal cousu. De la ponctuation et de la division du texte romantique*, Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis.
- Dürrenmatt Jacques (éd.), 2000, *La Ponctuation*, *La Licorne*, 52. En ligne sur : <http://licorne.edel.univ-poitiers.fr/sommaire.php?pid=2450>
- Dürrenmatt Jacques (éd.), 2009, *Calligraphie/Typographie*, Paris, L'improviste.
- Dürrenmatt Jacques, 2015, *La ponctuation en français*, Paris, Orphys.
- Favriaud Michel, 2004, « Quelques éléments d'une théorie de la ponctuation blanche - par la poésie contemporaine », *L'Information grammaticale*, 102, p. 18-23.
- Favriaud Michel, 2011, « Plurisystème ponctuationnel, dimension, intensité des signes et architecturation du texte poétique », *Langue française* 172, p. 83-98.
- Favriaud Michel, 2014, *Le Plurisystème ponctuationnel du français*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Goldenstein Jean-Pierre (éd.), 2006, *Les Blancs du texte : actes de la journée d'études du 10 décembre 2004 tenue à l'Université du Maine*, Le Mans, Université du Maine.
- Gonçalves Mathilde, 2008, « O espaço-branco como elemento semio-gráfico na construção textual », *Estudos Linguísticos/Linguistics Studies*, 1, p. 203-217.
- Grésillon Almuth, 1994, *Éléments de critique génétique*, Paris, PUF.
- Hay Louis (éd.), 1986, *Le manuscrit inachevé. Écriture, création, communication*, Paris, Éd. CNRS.
- Hay Louis (éd.), *De la lettre au livre. Sémiotique des manuscrits littéraires*, Paris, Éd. CNRS.
- Hay Louis (éd.), 1996, *Sémiotique, Genesis*, 10.
- Hay Louis (éd.), 2013, *Verbal - Non verbal, Genesis*, 37.
- Laufer Roger, 1980, « Du ponctuel au scriptural », *Langue française*, 45, p. 77-87.
- Laufer Roger (éd.), 1985, *La Notion de paragraphe*, Paris, Éd. CNRS.
- Laufer Roger, 1986, « L'énonciation typographique : hier et demain », *Communication et langages*, 68, p. 68-85.
- Lebrave Jean-Louis, 1986, « L'écriture interrompue : quelques problèmes théoriques », Louis Hay (éd.), *Le manuscrit inachevé. Écriture, création, communication*, Paris, Éd. CNRS, p. 127-165.
- Lefebvre Julie, 2011, « L'appel-renvoi de note comme observatoire de l'interpénétration des ponctuations blanche et noire », *Langue française*, 172, p. 69-82.
- Meschonnic Henri, 1982, *Critique du rythme*, Paris, Verdier.
- Neefs Jacques, 1989, « Marges », Louis Hay (éd.), *De la lettre au livre. Sémiotique des manuscrits littéraires*, Paris, Éd. CNRS, p. 57-88.

- Normand Claudine, 2006, « Les blancs des manuscrits de Saussure », in *Allegro ma non troppo : invitation à la linguistique*, Paris, Orphys, p. 79-112.
- Sandras Michel, 1972, « Le blanc, l'alinéa », *Communications*, 19, p. 105-114. En ligne sur <http://flaubert.univ-rouen.fr/etudes/sandras.php>
- Tonani Elisa, 2009, « Blancs et marques du discours rapporté dans le roman français et italien », *Polices du langage, Romantisme*, 146/4, p. 71-86.
- Tonani Elisa, 2010, *Il romanzo in bianco e nero. Ricerche sull'uso degli spazi bianchi e dell'interpunzione nella narrativa italiana dall'Ottocento a oggi*, Firenze, Cesati.
- Tonani Elisa, 2012, *Punteggiatura d'autore. Interpunzione e strategie tipografiche nella letteratura italiana dal Novecento a oggi*, Firenze, Cesati.
- Tschichold Jan, 1994, *Livre et typographie*, Paris, Éditions Allia.

Journée d'études ConSciLa – Vendredi 27 mars 2015

Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, salle 410 (4ème étage du bâtiment principal), Campus Censier,
13 rue de Santeuil, 75005, Paris

Blanc(s) de l'écrit, blanc(s) de l'écriture : approches linguistiques

organisée par Julie Lefebvre (Université de Lorraine, CREM) et
Pierre-Yves Testenoire (Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, HTL)

Programme

- 09h30-09-40 **Présentation de la journée**
- 09h40-10h20 **Les blancs typographiques. Présentation d'un cas exemplaire :
Glas de Jacques Derrida (1974)**
Rossana De Angelis (Università della Calabria, LATTICE)
- 10h20-11h **Cinquante nuances de blanc ? Analyse de la topographie des *Signes
parmi nous* (C. F. Ramuz, Cahiers vaudois, 1919) et de *La Main coupée*
(B. Cendrars, Denoël, 1946).**
Julie Lefebvre (Université de Lorraine, CREM) – Rudolf Mahrer
(Université de Lausanne, ITEM)
- 11h-11h10 Pause
- 11h10-11h50 **Le blanc dans le discours littéraire**
Stéphane Bikialo (Université de Poitiers, FORELL)
- 11h50-12h30 **Blancs et « modèles » de tracts dans un corpus extrait des Archives
Nationales, France, Paris, 1950-60.**
Fanny Delbreilh (EHESS – Équipe Anthropologie de l'écriture)
- 12h30-14h30 Déjeuner
- 14h30-15h10 **Le blanc comme ponctuation spatiale et temporelle : exemples sur des
documents manuscrits et traitement de texte.**
Claire Doquet (Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, CLESTHIA)
- 15h10-15h50 **Que faire du blanc dans la description linguistique de l'écriture
manuscrite ?**
Pierre-Yves Testenoire (Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, HTL)
- 15h50-16h Pause
- 16h-17h30 **Table ronde : Quelle place réserver au(x) blanc(s) dans les approches du
texte aujourd'hui ?**
- Le blanc d'alinéa dans les récits en prose médiévaux et classiques.
Des origines aux genres, après Roger Laufer**
Marc Arabyan (Éditions Lambert-Lucas)
- Blanc, blancs et ponctuation blanche : quelles structurations des textes
et quels modes de lecture ?**
Michel Favriaud (ESPE, Université Toulouse – Jean Jaurès, LLA-Créatis)
- Le charme discret des blancs**
Elisa Tonani (Università degli studi di Genova)

RESUMES DES COMMUNICATIONS

Rossana De Angelis
(Università della Calabria, LATTICE)

Les blancs typographiques. Présentation d'un cas exemplaire : *Glas* de Jacques Derrida (1974)

Au cours du XII^e siècle une douzaine d'inventions et d'interventions techniques changent la construction de la page. En introduisant des *blancs* dans la chaîne linguistique, l'écriture devient discontinue. La rupture de la ligne de l'écriture a des conséquences importantes. Le rythme de lecture n'est plus donné par un « geste vocal », mais par un « geste visuel ».

La disposition des *blancs typographiques* sur la page de *Glas* de Jacques Derrida (1974) représente un cas exemplaire. Cette disposition n'est pas un hasard, mais répond à un projet bien précis : c'est un dispositif graphique qui fait sens. Pour montrer la valeur que les blancs typographiques peuvent acquérir dans l'articulation entre *mise en texte* et *mise en page*, nous allons analyser des pages particulières qui révèlent les enjeux de ce dispositif graphique.

La mise en page de *Glas* est une mise en abyme des concepts fondamentaux (*signe, renvoi, effraction/greffe*, etc.) de la réflexion de Derrida sur le langage et l'écriture. En introduisant une rupture de la chaîne linguistique dans la mise en page et dans la mise en texte, le *blanc* offre des possibilités nouvelles de construction et reconstruction du sens. Le *blanc* acquiert donc une valeur symbolique, en devenant significatif en lui-même.

Néanmoins, l'analyse de *Glas* montre qu'il ne s'agit pas seulement d'une pratique renvoyant à une tradition bien précise (De Angelis 2008), mais d'un dispositif graphique utilisé à plusieurs reprises, notamment dans d'autres textes autographes publiés dans *La dissémination* et *Marges – de la philosophie* (Derrida 1972a, 1972b).

De Angelis, Rossana

2008 « Il corpo testuale fra sacro e profano », *E/C*, mars 2008. <http://www.ec-aiss.it/archivio/tipologico/autore.php>

2010 « Sur la matérialité du texte. La textualisation ». Ligia-Stela Florea, Cristiana Papahagi, Liana Pop, Anamaria Curea éd.s., *Directions actuelles en linguistique du texte. Actes du colloque international : Le texte : modèles, méthodes, perspectives*, 2 voll., Cluj-Napoca : Casa Cartii de Stiinta, vol. 1, pp. 95-106.

2011 «L'esplicitazione dell'esperienza grafica. Lo spazio bianco come caso esemplare». A. Canzonieri, G. Gallo, éd.s., *I segni dell'esperienza. Saggi sulle forme di conoscenza*, Roma : Carocci, 2011, pp. 77-89.

Derrida, Jacques

1967 *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit.

1972a *La dissémination*, Paris, Éditions du Seuil.

1972b *Marges – de la philosophie*, Paris, Éditions de Minuit.

1974 *Glas*, Paris, Éditions Galilée.

Julie Lefebvre (Université de Lorraine, CREM) et Rudolf Mahrer (Université de Lausanne, ITEM)

Cinquante nuances de blanc ?

Analyse de la topographie des *Signes parmi nous* (C. F. Ramuz, Cahiers vaudois, 1919) et de *La Main coupée* (B. Cendrars, Denoël, 1946)

Nous envisagerons la question du « blanc » dans le cadre de la sémiotique de l'*écrit imprimé* – l'écrit imprimé du français et des autres langues écrites romanes. Dans ce cadre, le statut sémiotique du blanc a pu faire débat ; si la ponctuation rassemble des signes ponctuels non alphabétiques spécifiquement dévolus à la structuration syntaxique et discursive de l'écrit, un signe blanc y a-t-il sa place ? le fait que sa gestion relève en dernière instance des « gens du livre » ne plaide-t-il pas en faveur de son exclusion de l'univers ponctuant ?

Nous travaillerons sur le statut sémiotique du blanc à partir de deux déplacements relativement à ces questions. Tout d'abord en donnant à la ponctuation une définition fonctionnelle plus large – tout ce qui, dans l'organisation de l'espace graphique, participe de la signification discursive – ; ensuite, en considérant le texte du point de vue de sa réception, de l'objet tenu en main, indépendamment des lignes de partage tracées entre activités du scripteur et de l'éditeur. La question ne sera ainsi pas tant de savoir si, dans les écrits imprimés, le blanc est ou non signe de ponctuation, mais s'il est possible d'analyser les différentes manières dont il intègre la topographie signifiante du discours écrit imprimé.

Nous nous engageons dans la voie de cette analyse avec l'envie d'éprouver quelques distinctions hypothétiques : faut-il distinguer le blanc qui configure la linéarité de l'*intérieur*, lié au signe « espace », de celui qui la configure de l'*extérieur* ? faut-il distinguer le blanc qui structure l'espace graphique sur l'axe *horizontal* de celui qui le structure sur l'axe *vertical* ? faut-il distinguer le blanc *distinctif* dont la sémiotique est codée en langue, du blanc *contrastif* dont le fonctionnement est institué par le discours écrit interprété ? enfin, faut-il distinguer blanc *intonographique* et blanc *sémiographique* ?

Nous élaborerons ces hypothèses initiales en les confrontant d'une part à la place accordée au blanc par divers linguistes de l'écrit et d'autre part à l'analyse de la topographie des *Signes parmi nous* (Cahiers vaudois, 1919) de C. F. Ramuz et de *La Main coupée* (Denoël 1946) de Blaise Cendrars.

Stéphane Bikialo
(Université de Poitiers, FORELL)

Le blanc dans le discours littéraire

Le blanc a été considéré, dans la modernité littéraire (de Mallarmé à Bernard Noël) comme un critère poétique (de la poésie et de littérarité), au point de devenir un « poncif » (Quignard, 1986) ; sa présence de plus en plus fréquente dans la prose contemporaine (Michel Butor, Claude Simon, Bernard Noël, Leslie Kaplan et Lydie Salvayre en particulier) témoigne d'enjeux génériques (rapport prose / poésie), énonciatifs (marquage dialogal et signal dialogique notamment) et rythmique.

A partir d'un corpus d'œuvres littéraires contemporaines en prose, il s'agira d'apporter des éléments de réflexion sur les blancs de l'écrit et de l'écriture, autour de deux enjeux :

- Le statut du ou des blancs : en reprenant la distinction proposée par les organisateurs de la journée entre blancs de mise en texte et de mise en page, on essaiera de voir en quoi elle permet de penser les lieux de présence du blanc : blanc d'œuvre, de la page, de la marge, de la ligne, d'alinéa, de phrase (intra-linéaire), de mot (interlexical ou intralexical) ; ces lieux d'insertion ou niveaux d'analyse impliquent de se demander s'il existe un blanc ou des blancs mais aussi si le blanc est une unité linguistique ou une marque graphique de démarcation, permettant de délimiter des unités linguistiques (qui seraient le paragraphe, la page...). On reviendra notamment sur la proposition de G. Dessons, selon lequel, « en portant la ponctuation du plan de la phrase au plan de la page, le blanc est passé d'une fonction de délimitation des unités de mots à une fonction d'organisation du discours. Le blanc fait de la page une catégorisation de la phrase (2000 : 238) ; on étudiera l'hypothèse d'une distinction (empruntée aux analyses de l'article) entre blanc comme « signe zéro » (Védénina, Catach) ou « absence de signe » (Rannoux, 1997) pour rendre compte de ce statut ;

- En lien avec le statut et le niveau d'analyse, on s'attachera au geste graphique et énonciatif que représente le blanc : certains blancs (blanc interlexical et blanc marginal) sont présupposés ; ils ne peuvent être remis en cause qu'à travers un geste graphique et énonciatif marqué, un « blanchissement » qui est celui qu'on retrouve dans les autres blancs. Ce degré de marquage du geste nous conduira à envisager le blanc au regard des procédés de mise en relief, de rhématisation, par extraction (notion également mise en avant par S. Pétilion dans son analyse des parenthèses et tirets doubles) ou par dislocation... : on liera donc le blanc aux descriptions des phrases dites non canoniques (averbales, impersonnelles, emphatiques).

Catach N. (1980), « La ponctuation », *La Ponctuation, Langue française*, 45, p. 16-27.

Dessons G. (2000), « La Ponctuation de page dans *Cent Phrases pour un éventail* de Paul Claudel », *La Ponctuation, La Licorne*, 52, p. 235-243.

Favriaud M. (2004), « Quelques éléments d'une théorie de la ponctuation blanche – par la poésie contemporaine », *L'information grammaticale*, 102, p. 18-23.

Gonneville M. (1982), « Poésie et typographie(s) », *Etudes françaises*, vol. 18, 3, 1982, p. 21-34.

Linarès S. (2009), « Quant au blanc. Poétique des espacements chez Pierre Reverdy et André Du Bouchet », *Poétique*, 160, p. 471-484.

Pétilion-Boucheron (2003), *Les Détours de la langue : étude sur la parenthèse et le tiret double*, Peeters.

Quignard P. (1986), *Une gêne technique à l'égard des fragments*, Fata Morgana.

Rannoux C. (2000), « Éclats de mémoire : la page fragmentée, *Le Jardin des plantes* de Claude Simon », *La Ponctuation, La Licorne*, 52, p. 245-260.

Sandras M. (1972), « Le blanc, l'alinéa », *Communications*, 19, p. 105-114.

Serça I., *Esthétique de la ponctuation*, Gallimard, 2012.

Védénina L.-G., *Pertinence linguistique de la présentation typographique*, Peeters Selaf, 1989

Fanny Delbreilh
(EHES – Équipe Anthropologie de l'écriture)

Blancs et « modèles » de tracts dans un corpus extrait des Archives Nationales, France, Paris, 1950-60.

Pour cette intervention, je me propose d'aborder la question des « blancs » dans un corpus d'objets écrits à la fois banals, familiers et finalement peu étudiés : les tracts. Mon analyse portera sur un corpus extrait d'un ensemble d'écrits déjà collectés par d'autres acteurs : un corpus de tracts conservés aux Archives Nationales (France, Paris), collectés par les archivistes et classés par années. Je m'intéresserai plus particulièrement à des tracts des années 1950 et 1960.

Les tracts appartiennent à la sphère de l'action collective et de l'action politique. Ce sont des objets écrits n'étant ni des livres, ni des brochures, mais des feuilles volantes, principalement (mais pas uniquement) distribuées dans l'espace public et adressées. Enfin, discursivement, ce sont majoritairement des textes argumentatifs ou informatifs, dont les visées pragmatiques principales sont d'informer et de faire faire un certain nombre de choses aux destinataires visés.

A partir d'un travail de description linguistique, graphique mais aussi codicologique et matérielle de ce corpus d'écrits, j'essaierai de montrer comment on peut repérer certains « modèles » de tracts pour ces années 1950-60. Mon hypothèse est que ces « modèles », que je présenterai, semblent caractérisés par des mises en page et mises en « feuille » différentes, liées à la fois aux supports variés (format, recto/verso) et parfois à des visées pragmatiques différentes. J'essaierai d'analyser comment dans ces différents grands modèles, les « blancs », typographiques mais peut-être aussi ce qu'on peut appeler provisoirement des blancs matériels (ou codicologiques) ont des valeurs différentes.

Claire Doquet
(Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, CLESTHIA)

Le blanc comme ponctuation spatiale et temporelle : exemples sur des documents manuscrits et traitement de texte.

La valeur de ponctuation conférée au blanc concerne surtout les blancs de la page, qu'ils soient choisis (sauts de ligne, alinéas...) ou contraints (blancs entre les mots). A ces blancs que j'appellerai *spatiaux* répondent des blancs *temporels* qui émaillent toute écriture mais qui ne sont rendus visibles, dans leur intégralité, que par l'enregistrement *on line* de la chaîne des événements scripturaux. À partir d'exemples de manuscrits et d'écriture enregistrée sur traitement de texte, je montrerai que le blanc est senti comme une ponctuation dès les prémices de l'écriture, au début de l'école élémentaire, et utilisé de la sorte par des scribes experts comme un écrivain pour la jeunesse. Puis j'étudierai les spécificités de la spatialité du traitement de texte *vs* celle du papier, liées en particulier à la linéarisation. Enfin, j'essaierai d'établir une correspondance entre blancs spatiaux et blancs temporels, en examinant des exemples d'écriture enregistrée où l'on repère des arrêts de la scription dans lesquels le blanc semble jouer un rôle de mise en attente de la poursuite du texte. La restitution des variables temporelles de l'écriture permet en effet de considérer les blancs spatiaux comme reflets de blancs temporels, sortes de « passages à vide » où l'écriture cesse de se dérouler de façon linéaire et productive.

Pierre-Yves Testenoire
(Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, HTL)

Que faire du blanc dans la description linguistique de l'écriture manuscrite ?

Pour qui se penche sur les manuscrits modernes – brouillons de travail laissés par des écrivains ou des chercheurs –, le blanc paraît à la fois omniprésent et insaisissable. De fait, le blanc d'un écrit manuscrit présente, par rapport à celui d'un texte imprimé, une spécificité sémiotique : il est une absence de trace, rétive à la normalisation. Le brouillon est aussi investi par certains scribeurs, à l'époque moderne, comme un espace de liberté par rapport aux conventions formelles ou typographiques. Or l'affranchissement des normes de l'écrit imprimé dont témoignent certains manuscrits – non respect de la marge, de la ligne d'écriture, éclatement de l'écrit sur l'espace de la page – ôte au descripteur ses repères d'analyse habituels. L'instabilité du texte qui caractérise les brouillons induit l'instabilité des blancs qui le structurent ou le hiérarchisent.

Même dans le cas des brouillons qui présentent une « écriture linéaire » (Grésillon 1994), le blanc pose des difficultés dès lors que l'écrit est envisagé du point de vue de sa production. Si la plupart des blancs intralinéaires dans les manuscrits peut être interprétée comme l'indice d'une interruption d'écriture (Lebrave 1986), certaines occurrences résistent à cette analyse. C'est ce que l'on montrera à partir d'exemples tirés notamment des manuscrits de travail de Ferdinand de Saussure, dont la récurrence des blancs intralinéaires a été relevée depuis longtemps (cf. Godel 1957, Normand 2006, Fenoglio 2012). Pour ce type de blancs intralinéaires, les classifications proposées à partir de l'imprimé – « topogrammes » (Anis 1988), « signe zéro » (Catach 1994) « ponctuation blanche » (Favriaud 2011) « ponctuant » (Dürrenmatt 2015) – ne semblent pas opératoires. On analysera les problèmes sémiotiques et linguistiques qu'ils posent et on réfléchira, plus largement, aux difficultés que soulève pour la description du blanc l'intégration de la dimension processuelle de l'écriture. Cet exemple singulier nous permettra de réfléchir aux caractéristiques spécifiques des blancs dans l'écrit manuscrit.

Références :

- Anis Jacques, 1988, avec la collaboration de Chiss Jean-Louis et Puech Christian, *L'écriture. Théories et descriptions*, Bruxelles, De Boeck.
- Catach Nina, 1994, *La ponctuation*, Paris, PUF.
- Dürrenmatt Jacques, 2015, *La ponctuation en français*, Paris, Orphys.
- Favriaud Michel, 2011, « Plurisystème ponctuationnel, dimension, intensité des signes et architecturation du texte poétique », *Langue française* 172, p. 83-98.
- Fenoglio Irène, 2012, « Genèse du geste linguistique : une complexité heuristique », *Genesis* 35 : 13-40.
- Godel Robert, 1957, *Les sources manuscrites du cours de linguistique générale*, Genève, Droz.
- Grésillon Almuth, 1994, *Éléments de critique génétique*, Paris, Puf
- Lebrave Jean-Louis, 1986, « L'écriture interrompue : quelques problèmes théoriques », Louis Hay (éd.), *Le manuscrit inachevé. Écriture, création, communication*, Paris, Éd. CNRS, p. 127-165.
- Normand Claudine, 2006, « Les blancs des manuscrits de Saussure », in *Allegro ma non troppo : invitation à la linguistique*, Paris, Orphys : 79-112.

Marc Arabyan
(Éditions Lambert-Lucas)

Le blanc d'alinéa dans les récits en prose médiévaux et classiques. Des origines aux genres, après Roger Laufer

À la lecture des trois grands textes que Roger Laufer (1982/1989, 1984/1990 et 1985) a consacrés à l'histoire de l'alinéa entre le XIII^e et le XVIII^e siècle, on comprend qu'il se situe dans le cadre d'une "théorie diachronique" "du temps long de la culture et des mentalités", "hypothèse un peu forte mais simple et assurément pas fausse" (ce sont ses mots). On se propose ici de revenir sur cette assertion pour montrer que deux autres logiques permettent d'aborder la question de façon plus cohérente et plus fructueuse : la théorie des genres de texte et celle des genres de sexe donnent des résultats moins attendus mais sans doute plus exacts, à la fois sémiotiquement et linguistiquement.

On sait que l'alinéa ouvrant typographique actuel est issu des blancs d'attente des lettrines des incunables ; la transition se fait en une génération (entre 1470 et 1500) ; Jan Tschichold en propose une généalogie en 3 temps qui marque le passage du paragraphe à lettrine au paragraphe à alinéa ouvrant. Partout en Europe, on passe ainsi en une trentaine d'années d'une marque plastique à une marque graphique puis d'une marque graphique à une marque mécanique, le cadratin de plomb. Cependant, des manuscrits du XIV^e siècle comme la Vie de saint Louis de Jean de Joinville (1330-1340) et les Chroniques de Froissart (Livres I et II, ca1385) montrent que non seulement la notion de paragraphe est acquise en prose vernaculaire narrative deux siècles avant Gutenberg dans des valeurs voisines de celles de Flaubert, mais que dans ce contexte de genre, l'alinéa fermant (auquel personne ne pense habituellement) a très tôt remplacé le pied de mouche de même sens (instruction de lecture : "fin de paragraphe"). Dans ces conditions, il est possible de penser que l'alinéa ouvrant est aussi la projection "vers la droite" de l'alinéa fermant qui précède. Il aura suffi au paragraphe d'être déjà bien délimité pour que l'adoption du retrait ouvrant, dit "alinéa", soit définitif.

La première conclusion à tirer de ce qui précède, c'est que contrairement à ce qu'affirme Roger Laufer, la littérature, les textes littéraires ne sont pas "en retard sur les textes administratifs officiels" et qu'il n'est pas possible de classer chronologiquement les uns comme seconds par rapports aux autres, qui seraient premiers. Cette chronologie transgenre n'a aucun sens.

J'en prendrai pour preuve a contrario le cas des genres narratifs de prose linéaire qui n'ont jamais d'alinéas "par nature" : il s'agit, comme Roger Laufer lui-même le donne en exemple du retard de la littérature, du genre du roman par lettres (roman épistolaire, et ajouterai-je, la lettre de roman) et de celui du conte de fées. La lecture des éditions principes des Lettres portugaises (impr. 1669), de la lettre de la reine au Vidame dans La Princesse de Clèves (impr. 1678) et des Contes de Perrault (impr. 1697) prouve qu'en effet, on a affaire à une contrainte de genre... d'un autre genre : œuvres "modernes" et "de rupture", ces textes devraient, selon la théorie diachronique de l'alinéation de Roger Laufer, être très découpées. S'ils ne le sont pas du tout, ce n'est pas parce qu'ils sont en retard, c'est parce que leurs genres ont pour format canonique de venir d'une seule coulée graphique, d'un seul bloc. Ce sont, comme le dit Mikhaïl Bakhtine (1984 : 286), "des genres de l'intimité amicale, de l'intimité familiale", dépourvus d'intention éditoriale. Mais ce sont aussi des genres textuels liés au genre du beau sexe, autrement dit des textes de femmes : la reine de France et la religieuse portugaise sont des femmes, et le narrateur des contes de Perrault, "ma mère l'Oye", est une narratrice. On a comme affaire au reflet de l'interdiction longtemps faite aux femmes, sinon d'apprendre à lire, du moins d'apprendre à écrire ("pour les empêcher d'envoyer des poulets à leurs amants").

Cette étude confirme que l'alinéation est dans l'écriture un effet en retour de l'imprimerie typographique, une anticipation de l'édition, et l'expression d'une intention éditoriale.

Michel Favriaud
(ESPE, Université Toulouse – Jean Jaurès, LLA-Créatis)

Blanc, blancs et ponctuation blanche : quelles structurations des textes et quels modes de lecture ?

La différence entre blanc de texte (notre ponctuation blanche – Favriaud 2000, 2011, 2014) et blanc de page, ou plutôt blanc de support, est historiquement difficile à établir (Pocetti 2011). On pourrait dire que la ponctuation blanche naît de l'organisation visio-énonciative du support et en continuité avec lui. Par extension, le support ne peut être limité ni au blanc ni à une forme-format qu'on jugerait impérative comme celle du livre ordinaire. Il y a de multiples formats de livre dont on use finalement peu dans l'édition, exception faite des albums, de littérature de jeunesse notamment.

Une première conséquence à tirer, au plan des hypothèses, est que le blanc, entre page et texte, déterminerait, selon des degrés, des manières de lecture et de réception : lecture ergonomique, esthétique, sémiotique tout à la fois ; lecture simple ou lecture-écriture ; mais aussi parcours sémantiques de lecture énonciativement guidés. Notre hypothèse majeure est que le blanc comme ponctuation blanche tend à opposer à « la ligne-la phrase-la syntaxe *standard* » un autre mode de structuration du texte, alinéaire, vertical et oblique et qu'il a tendance à produire des unités de discours, autres que la phrase, en complémentarité ou en concurrence de celle-ci – ajoutant de la complexité et une forme de dialogisme à la textualité.

Notre hypothèse mineure est que la ponctuation blanche, comme outil puissant de l'architecture et de la lecture plurielle des poèmes joue aussi, mais avec un degré moindre, dans d'autres types de textes non littéraires.

Elisa Tonani
(Università degli studi di Genova)

Le charme discret des blancs

La ponctuation en général et les blancs en particulier ont tendance à passer inaperçus, insaisissables encore qu'omniprésents dans le tissu du texte : « esprits bienveillants dont la présence désincarnée nourrit le *corps de la langue* » (selon Theodor W. Adorno), « procédures essentielles à la *mise en œuvre*, expressions mêmes du *génie* de l'auteur, idéales lorsqu'elles se font apparemment oublier pour se manifester en vérité dans le plaisir produit » (selon Jacques Dürrenmatt).

Si d'un côté, « ce caractère insignifiant est l'élément vital de la ponctuation », son « essence » (Adorno), de l'autre côté les blancs paient leur discrétion en termes de marginalisation par les études littéraires, linguistiques et typographiques.

Dans l'aire linguistique italienne, aborder les textes, même littéraires (romanesques et poétiques), du point de vue de la ponctuation « blanche » (cf. Michel Favriaud), comme j'ai essayé de le faire, est encore une approche novatrice, qui implique de se référer aux modèles et aux points de repères qu'il faut chercher dans les études françaises des vingt dernières années (depuis Meschonnic, Dessons, Dürrenmatt, Favriaud...).

Ces études nous ont montré qu'il faut considérer la « ponctuation blanche » comme une entité plurielle, dont on peut distinguer plusieurs marques écrites blanches (« les blancs ») : « blanc intralinéaire » (voire « blanc interlexical ») et « blanc interlinéaire », « blanc de mise en texte » et « blanc de mise en page » dans le domaine de l'écrit imprimé ; sans compter les divers sous-types de blanc, comme les cinq « unités blanches » que Favriaud envisage dans la poésie en vers. Mais cette pluralité relève autant de la forme typographique extérieure que du niveau sémantique : des nombreux sens déclenchés par les blancs (il suffit de penser aux différents degrés de suspense évoqués par le blanc interlinéaire, allant de la mise en relief à l'inachèvement des mots qui le précèdent).

Mon discours, en tenant compte de ce que les études françaises ont montré sur le sujet, s'occupera donc des blancs (au pluriel) dans des textes imprimés, produits et reçus comme littéraires, appartenant donc au genre romanesque et poétique de la tradition littéraire italienne moderne et contemporaine.

Sur la base du *corpus* de textes que j'ai étudié, je vais suivre cinq voies, pour arriver à quelques réflexions générales portant, entre autres, sur le rapport du linguistique au visuel, la relation entre espace et temps du texte, le statut sémiotique du blanc, les effets de la prise en compte du blanc sur la manière de questionner et de définir les textes littéraires, voire sur les conceptions du texte à l'œuvre dans l'analyse littéraire, linguistique, etc.

1) Les blancs ont une valeur historique (« Bien davantage que la signification ou la fonction grammaticale, c'est l'histoire qui s'est sédimentée dans les signes de ponctuation » – nous avertit Adorno – et dans les blancs – nous ajoutons), comme en témoigne le développement diachronique qui nous fait assister à l'accroissement de leur présence dans la littérature de la moitié du XIX^e siècle jusqu'à nos jours. Depuis la modernité les blancs jouent un rôle structurel inconnu auparavant, mis au jour, d'une part, par la progressive codification de la mise en page du discours direct et, de l'autre, par l'affirmation des blancs de division structurelles dans le roman moderne et contemporain. L'introduction de ce double système typographique a des conséquences importantes qui ouvrent les portes de la modernité.

2) Les blancs montrent la valeur visuelle de l'écriture, qui se manifeste non seulement dans la rencontre du texte écrit avec l'image (comme dans les cas d'éditions illustrées : *I promessi sposi* republié par Alessandro Manzoni en 1840 pour intégrer les images de Francesco Gonin), et non plus seulement dans la coïncidence de l'écriture et de l'image (par exemple dans la poésie visuelle, de l'antiquité à nos jours, ou dans les textes dans lesquels la forme typographique reproduit des « espèces d'espace » déjà lexicalisées au niveau thématique), mais aussi dans de textes canoniques dont des sens nouveaux peuvent être actualisés par les blancs mêmes.

3) La fonction signifiante/sémantique du blanc, sa puissance évocatrice, allusive, sa capacité à combler le vide du discours, le silence, par un sens plein, à mettre en relief le *pathos* déjà exprimé discursivement, dans l'air ou en concurrence avec les signes de ponctuation *stricto sensu*.

Les exemples qui illustrent le mieux cette valeur des blancs vont de la prose de Gabriele D'Annunzio aux romans de Cesare Pavese. Dans la poésie on peut signaler l'usage du blanc opéré par Giorgio Caproni (même en rapport avec les signes de ponctuation fondamentaux).

4) Le rapport entre la ponctuation blanche et la ponctuation noire, d'un point de vue aussi bien quantitatif que qualitatif.

Signes de ponctuation traditionnels et blancs suivent une parabole inversement proportionnelle au cours des derniers siècles : « On a assez parlé de la suppression de la ponctuation. Il a aussi été question des dispositions typographiques nouvelles. Pourquoi n'est-il venu à l'esprit de personne d'expliquer la disparition de celle-là par les raisons qui ont amené l'emploi de celle-ci? », écrit Pierre Reverdy en 1917. Les blancs ont renforcé leur présence au fur et à mesure que la variété (et la complexité) des signes de ponctuation a commencé à s'évanouir.

D'un point de vue qualitatif, les blancs éclaircissent et revalorisent aussi bien le plan lexical du texte qui les entoure que la valeur de la ponctuation noire contiguë.

5) Les blancs peuvent jouer un rôle clé dans la définition du format textuel du genre poétique.

La crise des formes poétiques traditionnelles (mètre, rime, vers, strophe) a entraîné une exploitation accrue du blanc comme un élément distinctif de la poésie par rapport à la prose.